

*Varlam Chalamov*



**Jonathan Mangez**

### *Remarque préliminaire*

On aimerait pouvoir aiguiller le lecteur pressé vers quelques récits qui contiendraient l'essentiel du propos de Chalamov. C'est d'ailleurs ce qu'ont fait les premiers éditeurs du livre en Europe, au désespoir de l'auteur : ils en ont publié des morceaux épars, craignant sans doute que cette œuvre de près de 1500 pages ne décourage le client. Mais, si cela avait un sens de constituer une anthologie, quelles parties de ces *Récits de la Kolyma* faudrait-il retenir ? Sur quelle base faire une sélection ? Car la spécificité de ce livre est justement de proposer une multitude d'approches d'un unique phénomène ; de faire sentir sa vraie nature au moyen d'une étonnante variété de registres – à laquelle on remarque le génie littéraire de l'auteur. Le recueil est conçu de façon telle qu'en retranchant un récit on y ferait un trou. C'est mis ensemble que ces récits, dont chacun est d'ailleurs un joyau en lui-même, produisent leur plein effet. Il ne s'agit de rien de moins que de proposer une alternative à la version officielle du Parti concernant l'histoire des camps soviétiques ; il fallait ce patient et long travail (du retour de Chalamov à Moscou en 1953, jusqu'en 1973) pour aboutir à ce portrait par petites touches – portrait aussi impossible à ramener à quelques lignes essentielles que l'est un tableau impressionniste.

#### *1. La liberté selon Chalamov*

« Adulte, je n'ai jamais été en liberté, mais j'ai toujours été libre », lit-on dans *L'incroyant*.

Varlam Chalamov est né à Vologda le 18 juin 1907. Il est arrêté une première fois en février 1929, pour avoir diffusé le testament de Lénine (défavorable à Staline et Trotski). Il est condamné à trois ans de travaux forcés

dans un camp de la Vichéra, et est libéré en 1931. En janvier 1937, il est de nouveau arrêté et condamné à cinq ans pour « activité contre-révolutionnaire trotskiste » : il est donc un détenu « politique », un « ennemi du peuple », et sera par conséquent affecté aux travaux pénibles, dans les camps<sup>1</sup> de la région de la rivière Kolyma, dans le Grand-Nord. Il travaille dans un front de taille aurifère jusqu'en décembre 1938 (C'est une année de « purges » au sein du Parti : la condition des détenus est alors particulièrement inhumaine). Arrêté de nouveau, il séjourne dans une prison de Magadane jusqu'en avril 1939, suite à une quarantaine déclarée à cause du typhus. Jusqu'en mai 1943, il travaillera dans divers gisements ou mines de l'Extrême-Nord. Les conditions y sont très dures pour les détenus politiques, qui travaillent 14 heures par jour, par un froid allant jusqu'à -60°C, avec des rations alimentaires insuffisantes (les rations qui leurs sont dues étant accaparées par les « truands », les détenus de droit commun qui passent leurs journées sur leur lit). Il est de nouveau jugé au printemps 1943, et condamné à dix ans supplémentaires. Chalamov est alors devenu une « flammèche » - c'est ainsi que l'argot des camps désigne le forçat épuisé chez qui le vie n'est plus qu'une petite flamme que le moindre souffle suffirait à éteindre. De « missions de vitamines » en séjours à l'hôpital, avec encore un passage par un gisement « disciplinaire », il parvient jusqu'à l'année 1946, où, grâce à l'aide d'un médecin, il suit des cours de médecine et passe des examens. Il devient aide-médecin ; il échappera désormais aux travaux les plus durs, et exercera dans divers hôpitaux de l'Extrême-Nord jusqu'à la fin de sa peine, l'année de la mort de Staline, en 1953.

---

<sup>1</sup> Les camps soviétiques sont généralement connus sous le nom de Goulag – peu employé par Chalamov. Ce nom est un des nombreux acronymes en usage en Union soviétique, et signifie : « Direction centrale des camps ». Notre auteur se réfère plutôt au Dalstroï (Direction centrale de la construction de l'Extrême-Nord) ou parle de la Kolyma, cette presqu'île de l'est de la Sibérie où étaient situés les camps. Rappelons que, sous les tsars, les prisonniers étaient déjà envoyés dans des camps en Sibérie ; et que le Goulag a été en activité depuis 1917 jusqu'en 1980. Dès 1931, la politique agricole de Staline a des conséquences catastrophiques, et la famine fait de millions de victimes. Pour neutraliser le mécontentement des populations, et éliminer les menaces qui pèsent sur son pouvoir, Staline instaure le règne de la terreur, qui atteindra son apogée à la fin des années 1930. C'est ainsi que des millions de personnes sont envoyées dans les camps, parfois sur simple dénonciation. La plupart d'entre elles ne sont jamais revenues.

Il aura donc passé dix-sept ans de sa vie dans les camps de la Kolyma, de 1937 jusqu'à 1953. Il meurt le 17 janvier 1982.

Chalamov établit une distinction entre « être en liberté » et « être libre ». Qu'est-ce en effet que la liberté ? Peut-on donner ce nom à un peu de loisir qu'un tyran accorde, à titre de récompense, à ses serviteurs les plus zélés ? Ou bien la liberté se trouve-t-elle du côté des insurgés qui, sans vouloir modifier l'organisation de la société, tentent de chasser ceux qui y exercent le pouvoir et de prendre leur place ? La liberté dont parle Chalamov est d'un tout autre ordre. La maîtrise illusoire que possède sur sa propre vie l'homme de la société néolibérale ne saurait lui être comparée. Elle se laisse plutôt entrevoir chez les victimes du pouvoir : chez ceux et celles dont l'existence est, dans sa quasi-totalité, vouée à l'esclavage, mais qui, dans les instants où leur tyran défaille, accèdent au « libre espace de jeu du temps » (Heidegger). Rares, dit-il, sont ceux qui sont restés capables de liberté dans les conditions avilissantes des camps soviétiques.

## 2. *La vie dans les failles*

Dans de nombreux récits, le personnage réchappe *in extremis* d'une situation mortelle, et ne doit qu'à la chance de s'en être sorti indemne.

Dans *Les baies*, Chalamov, n'ayant plus la force de transporter la bûche qu'il doit ramener au camp, s'effondre dans la neige. Un soldat d'escorte le bat au sol, et le traite de « fasciste » et de « simulateur ». Un autre soldat lui annonce que, dès que l'occasion s'en présentera, il l'abattra. Le lendemain, il cueille des baies avec un autre détenu pendant une interruption du travail. Contrairement à son voisin, il ne compte pas les vendre à la cuisine : il les mange immédiatement. Le soldat a délimité une zone d'où les détenus ne peuvent sortir. Chalamov en indique la limite à l'autre, qui ne l'écoute pas, franchit la ligne, et est aussitôt

abattu. Il récupère les baies du mort, et le soldat lui dit son regret de n'avoir pas pu le tuer, lui.

*La rafle* se rapporte à une période plus tardive du séjour à la Kolyma de l'auteur : celle où il est devenu aide-médecin. Un jour, une jeep chargée de militaires approche de l'hôpital où travaille Krist (un des *alter ego* de Chalamov). Les effectifs des fronts de taille en plein air diminuent, car les travailleurs meurent en masse. Aussi le lieutenant qui commande l'escouade a-t-il reçu l'ordre de faire une rafle à l'hôpital et d'emmener tous les « simulateurs » au gisement. Krist sait que la mort attend ceux qui seront désignés et emportés en camion. Lui-même appelé, il décide de s'enfuir dans la montagne pendant l'intervalle de temps laissé aux détenus pour préparer leurs affaires. Il attend que les heures passent, allongé sur la mousse, en fumant des cigarettes, et ne redescend qu'au coucher du soleil. Les soldats sont partis, la médecin-chef lui sourit : elle ne le dénoncera pas, il pourra rester à l'hôpital.

Dans un autre récit, *L'écriture*, Krist est sauvé par sa belle calligraphie, qui lui vaut d'être employé, et sauvé, par un fonctionnaire chargé d'établir les listes des détenus à exécuter, et qui sera lui-même finalement exécuté.

Chaque fois que Chalamov raconte comment il a échappé aux pièges qui lui étaient tendus, il met au jour une faille du dispositif concentrationnaire ; faille infime, certes, et qui ne pouvait laisser le passage qu'à un seul. Du reste, ces failles ne pouvaient s'ouvrir que pour un homme aux aguets, un homme qui savait n'avoir rien à espérer du système des camps, et qui ne comptait que sur les déficiences de celui-ci pour s'en sortir. Or, la plupart des détenus cherchaient au contraire à s'adapter aux camps – quémandant la protection d'un chef de brigade, ou celle d'un de ces « truands » qui volaient les rations des travailleurs et tuaient ceux qui leur résistaient, et dont les autorités, qui reconnaissaient en eux des « amis du

peuple » les aidant dans leur lutte contre les « ennemis du peuple », ne sanctionnaient pas les méfaits.

Un détenu qui refusait ce genre de compromission courait certes un danger encore plus grand que les autres, mais du moins les vraies échappatoires, quand elles se présentaient, ne lui étaient pas fermées.

### *3. Digression : Le Vieux Marin, Primo Levi et Chalamov*

*Le Dit du Vieux Marin* (1797-1798) de Coleridge narre une expédition à travers les mers du pôle Sud puis de l'équateur. Le navire se trouve soudain, à la troisième partie, immobilisé sur une mer lisse comme le socle de marbre d'une maquette, reflétant un soleil impitoyable, et les hommes d'équipage meurent de soif. Ils tiennent le Marin pour responsable de leur sort, car il a abattu avec son arbalète un albatros qui accompagnait le navire depuis son passage au pôle Sud, et dans lequel les matelots, superstitieux, voyaient un messenger de la bonne fortune. Soudain, tandis que le soleil atteint l'horizon, une voile s'approche, malgré l'absence de vent. Le Marin appelle ses compagnons, tous se croient sauvés. Mais, sur le vaisseau prodigieux qui avance devant le disque rouge du soleil, il n'y a que deux femmes : la Mort, et sa compagne, Vie-en-la-Mort, dont les cheveux bouclés sont jaunes comme l'or, et la peau, blanche comme la lèpre. Elles jouent aux dés, et, au moment où leur embarcation vient se ranger au flanc du navire en détresse, la Femme-Spectre crie qu'elle a gagné. Quoi, au juste ? Le lecteur le comprendra bientôt. La nuit tombe et les hommes d'équipage meurent, l'un après l'autre, non sans jeter un dernier regard de malédiction au Marin. Il se retrouve seul.

*Alone, alone, all, all alone,*

*Alone on a wide wide sea !  
And never a saint took pity on  
My soul in agony.*

*The many men, so beautiful !  
And they all dead did lie :  
And a thousand thousand slimy things  
Lived on ; and so did I.*

Il comprend que c'est lui que la Vie-en-la-Mort a gagné contre sa compagne, la Mort, et qu'après les redoutables épreuves de la fin de son fantastique voyage, il restera hanté par ses souvenirs, et éprouvera sans cesse le besoin de le raconter.

Primo Levi a placé en exergue de son livre *Les naufragés et les rescapés – Quarante ans après Auschwitz* quatre vers de la fin de ce poème :

*Since then, at an uncertain hour,  
that agony returns :  
And till my ghastly tale is told,  
This heart within me burns.*

Il parle dans ce livre de la difficile situation du rescapé d'Auschwitz, et de sa honte, évidemment induite, liée au sentiment d'être « vivant à la place d'un autre ». « Les « sauvés » du Lager n'étaient pas les meilleurs, les prédestinés au bien, les porteurs d'un message : tout ce que j'avais vu et vécu montrait exactement le contraire. » « Les pires survivaient, c'est-à-dire les mieux adaptés, les meilleurs sont tous morts. »

De là ses célèbres mais toujours déconcertantes réflexions sur le témoignage. Il écrit que, d'une part, le fait d'avoir survécu lui donne le devoir de témoigner (mais il doute pourtant que son témoignage justifie le privilège duquel il a bénéficié) ; et que, d'autre part, les survivants ne sont « pas les vrais témoins ». Les vrais témoins, ceux qui ont « vu la Gorgone », ne sont justement pas revenus pour témoigner, ou sont revenus muets ; c'est pourtant eux, les « musulmans » des camps nazis, qui sont les témoins intégraux, ceux dont la déposition aurait eu une signification générale.

De là, la situation particulière du « rescapé », qui sent la nécessité pressante de parler des camps – mais sans pouvoir oublier que son discours est un « discours fait « pour le compte de tiers », c'est le récit de choses vues de près, non vécues à notre propre compte. La destruction menée à son terme, l'œuvre accomplie, personne ne l'a racontée, comme personne n'est jamais revenu pour raconter sa propre mort ». Aussi le témoin parle-t-il « par délégation », à la place des engloutis.

Jusqu'à un certain point, la trajectoire du témoin qui parle « par délégation » est la même que celle du « témoin intégral » ; mais, alors que ce dernier, continuant sur cette trajectoire, a atteint ce dont personne ne revient pour en témoigner, le premier a (pour une raison ou une autre, et parfois sans intervention de sa volonté) changé de trajectoire, et s'est éloigné de la mort. Mais il ne peut pas ignorer où le menait sa trajectoire première.

S'il est facile de ne pas prêter l'oreille aux paroles qu'on ne souhaite pas entendre, combien plus devrait-il l'être de se faire sourd au silence. Pourtant, le témoin qu'est Primo Levi ne pouvait plus ne pas entendre le silence du « musulman » des camps nazis. Celui-ci, pourtant, ne revendique aucun droit sur



la mémoire des vivants, et, pour ainsi dire, ne fait rien pour empêcher qu'on l'oublie – mais c'est ce qui empêche justement le rescapé de l'oublier.

Nous verrons que le poète Ossip Mandelstam est, dans le récit *Cherry-Brandy* de Chalamov, une figure similaire à celle du témoin intégral de Levi.

Chalamov a, lui aussi, suivi durant les premières années de sa détention à la Kolyma un itinéraire qui devait le mener à la mort ; puis, comme il le raconte dans le récit intitulé *Maxime*, il a un jour constaté, « en tremblant d'effroi et de joie », que sa trajectoire avait obliqué : « D'effroi, parce que j'avais peur de retrouver ce monde auquel tout retour m'était interdit. De joie, parce que je voyais la vie me revenir sans que ma volonté eût à intervenir ». (524) Ce récit se rapporte à la période (en 1945) où Chalamov, après des années dans les gisements en plein air qui l'ont réduit à l'état de « crevard », travaille dans une mission forestière ; il sent alors que la mort, si proche peu de temps auparavant, commence à reculer pas à pas. C'est le retour sur sa langue du mot latin « maxime », – alors que depuis longtemps son vocabulaire ne comportait plus que la vingtaine de mots d'utilité immédiate qui composaient le lexique de tous les détenus – c'est ce retour d'un mot ancien et hors d'usage qui le fait comprendre qu'il revient à la vie – à une vie dont, plus de deux décennies plus tard, il ne sait toujours pas s'il lui faut se réjouir de l'avoir conservée, et qui sera désormais vouée à l'écriture de ses souvenirs de la Kolyma.

Le récit précédent, *Prêt-bail*, raconte un « mystère du camp ». Les travaux de coupe forestière et d'arrachage des souches à la dynamite ont mis à nu une fosse commune, et les cadavres non-décomposés commencent à s'ébouler sur le versant de la montagne. Or – là est le prodige – les corps sont restés intacts à cause du permafrost, le gel éternel du sol du Grand-Nord. Si bien que, écrit-il, « tous nos proches qui ont péri à la Kolyma, tous ceux qui ont été fusillés, battus à mort,

saignés à blanc par la faim, tous peuvent être identifiés même après une dizaine d'années ». (513) C'est comme si la pierre de la montagne elle-même refusait sa complicité au système concentrationnaire soviétique : « la pierre, le Nord s'opposaient de toutes leurs forces à cette œuvre de l'homme en refusant d'accueillir les cadavres en leur sein. La pierre qui devait céder, vaincue, humiliée, se promettait de ne rien oublier, d'attendre et de conserver le secret. » (514) Ici, comme dans bien d'autres récits, le forçat bénéficie de l'étrange complicité des éléments ; ailleurs c'est dans le monde animal (chiens, belette, écureuil, oiseaux...) ou végétal (pin-nain, mélèze, églantier) qu'il trouve des êtres qui ne lui soient pas hostiles.

Le travail de l'écrivain prend place pour ainsi dire dans la continuité de celui des éléments, qui ont refusé d'absorber et de faire disparaître en eux les corps des victimes.

Le récit *Le gant* révèle encore une fois que les écrits de Chalamov viennent *en second*. Le premier témoignage, ce n'était pas à sa main d'écrivain qu'il revenait de l'effectuer, mais bien à sa main de forçat, calleuse, aux doigts crispés sur le manche de la pelle. Mais justement, cette main-là n'aurait pas écrit le récit qui l'évoque : ces doigts ne pouvaient se déplier pour prendre la plume et raconter leur histoire. Pourtant, cette main de forçat ne s'est pas laissée oublier. Chalamov raconte que, suite à la pellagre, la peau de sa main s'était détachée, comme un gant ; et que ce gant avait été longtemps conservé dans son dossier disciplinaire. Ce gant de chair constituait le premier, le vrai témoignage: le récit qui s'y rapporte ne vient qu'après, et n'est en quelque sorte rendu nécessaire que par la disparition de ce morceau de peau qui parlait de façon si éloquente de son expérience.

La roche qui refuse d'oublier, le gant qui refuse de disparaître – ce ne sont là que deux cas, parmi bien d'autres, d'échecs rencontrés par le système

concentrationnaire – échec, non pas, hélas, dans son œuvre de mort, mais dans ses tentatives d'en effacer les traces. Chalamov prend appui sur ces échecs pour composer ses récits.

#### *4. Le poète à la Kolyma*

Si la condition de l'intellectuel était, dans les camps, particulièrement cruelle (à en croire plusieurs témoignages qui concordent sur ce point), la condition de poète l'était, d'après Chalamov, plus encore.

Le propre d'un régime totalitaire est de se poser en étalon auquel toutes choses doivent être mesurées. Et le poète est justement celui à qui il revient de mettre en cause silencieusement la légitimité d'un tel étalon, puisque, comme l'écrit Hölderlin :

*Est-il sur terre une mesure ? Il n'en est pas.*

La question de la mesure est une question abyssale, puisque, si l'homme lui-même est, suivant le mot fameux de Protagoras, « la mesure de toutes choses », cependant l'homme ne s'assigne pas lui-même une telle fonction ; et la question de la provenance de cette assignation ouvre sur un gouffre. Le poète, voué à séjourner aux abords de ce gouffre, et à en rappeler l'existence, est, pour tout système politique autoritaire, le premier ennemi à éliminer. C'est qu'il est par excellence celui qui, sans accuser, montre la démesure inhérente à la prétention de s'ériger soi-même en seule et unique mesure.

Pourtant, si les camps laissent peu de choses indemnes, et s'ils sont une épreuve morale que 99% des hommes ne surmontent pas, ils font apparaître plus

précieux ce qu'ils n'ont pu détruire. Ainsi, pour Chalamov, du besoin de poésie. (C'est aussi ce qui ressort du chapitre de *Si c'est un homme* intitulé « Le chant d'Ulysse ».) Il range ce besoin parmi les besoins fondamentaux de l'homme – ceux-là mêmes desquels les détenus de la Kolyma se voyaient refuser la satisfaction. Ce besoin de poésie s'est fait sentir à lui dès qu'il a commencé à revenir à la vie.

Les aides-médecins de l'hôpital où a travaillé Chalamov jusqu'à la fin de sa détention partageaient cette avidité quant à la poésie – la poésie, non la religion ou la philosophie. « Tous les aides-médecins cultivés, mes collègues d'enfer, possédaient un carnet sur lequel ils notaient des vers avec les encres de couleurs diverses qui leur tombaient sous la main. Pas des citations de Hegel ou des Évangiles, mais uniquement des vers. » (*Les nuits athéniennes*, 1418) C'est ainsi que quelques détenus se retrouvent, le soir, dans la salle de soins, pour se réciter les vers qu'ils sont parvenus à se remémorer. Ils constituent, de cette façon, une « anthologie orale », à leur usage exclusif.

*Cherry-Brandy* : Le poète Ossip Mandelstam (1892-1938), arrêté et condamné à dix ans de camp, agonise dans une prison de transit. Il sait qu'il ne pourra écrire ni faire connaître au monde les vers qu'il continue à composer jusqu'à ses derniers instants. « C'était comme s'il y avait là deux hommes à la fois : celui qui composait, qui avait lancé sa toupie à toute volée ; et un autre qui choisissait et qui, de temps en temps, arrêta la machine emballée. Et lorsqu'il vit qu'il était deux hommes à la fois, le poète comprit qu'il était en train de créer de véritables poèmes. Et quelle importance qu'ils ne fussent pas notés ? Transcrire, publier, tout cela n'était que vanité. Tout ce qui se crée de manière non désintéressée n'est pas le meilleur. Le meilleur est ce qui n'est pas noté, ce qui a été créé et qui a disparu, qui s'est dilué sans trace aucune, et seule cette joie de la création qu'il ressent et qu'on ne peut confondre avec rien prouve qu'un poème a été composé,

que le merveilleux a été créé. Mais ne se trompait-il pas ? Sa joie créatrice était-elle infaillible ? » (104-105) Un doute l'assaille, ses forces l'abandonnent, puis elles affluent de nouveau, puis reculent encore, comme la mer - « mais la mer ne s'en va pas pour toujours ».

Mandelstam est la figure par excellence de ce témoin qui a été renversé par l'expérience concentrationnaire – celui qui l'a vécue jusqu'au bout, donc, mais, de ce fait même, n'a pas pu revenir pour en parler. Il faut qu'un autre (à savoir, Chalamov) passe outre l'indifférence et l'oubli que Mandelstam (le Mandelstam du récit) accepte pour lui-même, pour que son expérience fasse l'objet d'un récit – mais d'un récit de fiction. Le point décisif est que c'est en poète que Chalamov fait endurer à Mandelstam cette expérience.

### *5. Le regard de l'histoire*

Face à un monstre tel que l'administration stalinienne, de quel moyen de défense un homme seul dispose-t-il ? Quelle puissance peut-il invoquer ? Comme il a été dit, ce n'est pas vers la religion que se tourne le fils d'un prêtre orthodoxe qu'est Varlam Chalamov (même s'il écrit, quelque part, que les croyants seuls résistaient à la dégradation morale que les camps faisaient subir à la grande majorité des détenus). Ce n'est pas non plus vers la philosophie : de Platon à Nietzsche, en passant par Rousseau et Hegel, est-il un seul grand philosophe dont l'œuvre, mise à l'épreuve des camps, ne révèle pas une forme de complaisance, ou au moins d'aveuglement à l'endroit de l'autoritarisme ? Chalamov se réclame parfois malicieusement de Marx lui-même pour dénoncer le système concentrationnaire soviétique, mais ce n'est pas de ce côté qu'un appui solide peut être trouvé. L'espoir, qu'il soit religieux, métaphysique, social..., est pernicieux dans le monde de la Kolyma.

Sans cesse exposé au regard implacable du système, la force de Chalamov était de savoir que le système lui-même était placé sous un autre regard – un regard dirigé vers lui depuis l'abîme, et sous lequel il finirait inmanquablement par sombrer. Ce regard est celui qui provient de ce que Heidegger nomme l'histoire vraie. « La situation actuelle », écrit-il dans les *Beiträge zur Philosophie* (1936-1938), « implique en elle-même rien de moins que le reniement de toute histoire vraie ». (Il va sans dire que la portée de cette remarque, qui s'appliquait alors au premier chef à l'Allemagne nazie, dépasse de très loin les limites de celle-ci. Elle est aujourd'hui valable à l'échelle de la planète entière.) Mais ce qui advient sous le régime du « reniement de l'histoire vraie » n'en est pas moins exposé au regard de celle-ci ; à ce regard qui provient d'un lieu où il n'est plus possible, ni nécessaire, d'enjamber le silence des « engloutis » – ce lieu auquel appartiennent, seuls de leur temps, « ceux qui sont à venir » – ceux dans la parole de qui résonne justement le silence – à savoir, les poètes.

*Bruxelles, février 2019*

**Jonathan Mangez**